

La trajectoire internationale d'un bourg rural vaudois : l'industrie horlogère à Lucens vers 1900

Autor(en): **Fontannaz, Monique**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Kunst + Architektur in der Schweiz = Art + architecture en Suisse = Arte + architettura in Svizzera**

Band (Jahr): **61 (2010)**

Heft 2

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-394467>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Monique Fontannaz

La trajectoire internationale d'un bourg rural vaudois

L'industrie horlogère à Lucens vers 1900

A partir de 1860, le développement d'une importante industrie de pierres fines pour l'horlogerie a profondément changé le devenir d'une bourgade de la Broye vaudoise. Deux instituts d'éducation contribuèrent également à faire connaître la localité loin à la ronde.

L'ère préindustrielle

Lucens faisait partie des plus anciennes possessions des évêques de Lausanne. C'était leur place forte la plus importante dans la vallée de la Broye. Au château proprement dit, reconstruit sous sa forme actuelle vers 1275-1279, se joignit un bourg fortifié, avec chapelle, au début du XIV^e siècle. Les habitations qui peuplaient ce bourg disparurent durant les XV^e et XVI^e siècles, tandis que la localité hors les murs continuait à se développer le long des voies de communication.

La rivière de la Cerjaulaz, qui a taillé l'éperon rocheux où se dresse le château, alimentait déjà au XIV^e siècle le moulin épiscopal situé au pied de la falaise, grâce à un canal traversant le roc. En aval, on trouvait encore, au début du XIX^e siècle, deux foules et un pressoir relativement récents. C'est une de ces foules qui sera achetée par Louis-Edouard Junod en 1860 pour y établir sa première fabrique.

Le fondateur de l'industrie des pierres fines

Louis-Edouard Junod (1827-1906) peut être considéré comme le premier industriel de la pierre d'horlogerie du monde dans la mesure où il découvrit et appliqua à une grande échelle une technique industrielle pour le perçage des rubis¹. Originaire de Sainte-Croix mais placé comme orphelin tout près de Lucens, à Bussy-sur-Moudon, il fit son apprentissage de sertisseur au Locle. En 1860, après deux expériences malheureuses à Sainte-Croix et à Payerne, il acheta à Lucens

l'ancienne foule de l'Ochette, qui avait été transformée en manufacture de tabac deux ans auparavant.

Ses succès à l'exposition de Londres en 1862, puis à celles de La Chaux-de-Fonds (1881), Paris (1889), Chicago (1893), San Francisco (1894), etc. lui ouvrirent un vaste marché international. La Manufacture de joaillerie, horlogerie et bijouterie de Lucens se chargeait de toutes les opérations depuis le triage des pierres naturelles jusqu'au contrôle des pierres prêtes à être serties dans les montres. Le nombre des ouvriers s'accrut rapidement, de 130 en 1869 à 815 en 1894. En 1887, au moment de la mise en service de la fabrique principale, Junod édita un «prix courant» vantant son entreprise forte de plus de 800 ouvriers et mettant en vente toute sorte de pierres ainsi que des produits annexes de sa fabrication, comme des filières et autres instruments de mesure, des microscopes, des casiers, de la poudre de diamant, des pointes pour lithographes².

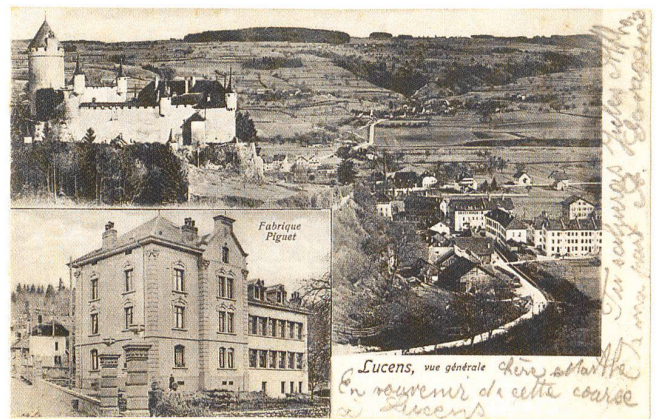
Ce développement impliqua la transformation et la construction de nombreux bâtiments d'exploitation, d'habitation ou de service. Dans l'espace d'une trentaine d'années, Junod parvint à acheter les immeubles et les parcelles environnant sa première fabrique, sur la rive droite de la Cerjaulaz, juste en marge de la localité ancienne.

Une Société anonyme fut fondée en 1894, puis dissoute déjà en 1901 et reprise personnellement par Junod. En 1906, celui-ci légua l'entreprise, non pas à ses fils mais à l'Etat de Vaud. La concurrence locale, les changements technologiques avec l'apparition du rubis artificiel et le manque d'investissements conduisirent à la fermeture en 1931. Toutefois le bâtiment principal a poursuivi sa destination originelle jusqu'à nos jours, après reprise par Marcel Guignard en 1938, par Reymond SA en 1950, puis par Gasser-Ravussin SA en 1980.

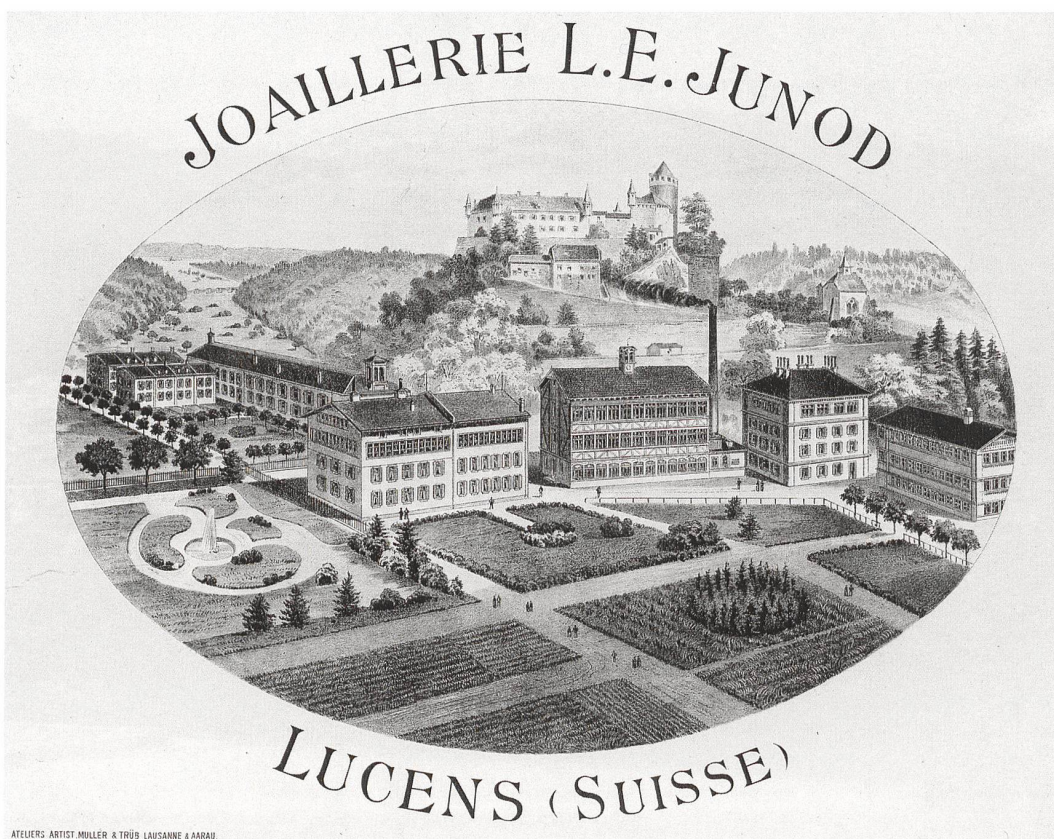
Tout en développant son entreprise, Junod se préoccupa non seulement du logement mais aussi du bien-être de ses ouvriers, de manière très autocratique. Mû sans doute autant par son



Vue générale de Lucens depuis le sud, 2010: A droite du château, le vieux village. A gauche, le quartier industriel, densifié par la construction de nombreux immeubles dès 1920 environ



Les immeubles Junod sur la rive droite de la Cerjaulaz, vue de l'ouest. En face, sur la rive gauche, l'ancien moulin épiscopal situé au pied du château. En médaillon, la fabrique Piguet construite en 1901 (Union postale universelle, 1904)



Vue à vol d'oiseau des propriétés de Louis-Edouard Junod peu avant 1894, lorsque l'entreprise était au sommet de la réussite (Litho, Ateliers artistiques Müller et Trüb, Lausanne et Aarau). De gauche à droite: les deux rangées de logements ouvriers de 1888-1889, la «salle de récréation» de 1890, l'ancienne maison Margueron, achetée et transformée en 1863-1864, servant d'habitation pour L.-E. Junod et d'atelier au niveau supérieur, la maison contiguë au nord-est, acquise en 1865 et reconstruite en 1883, la fabrique principale de 1886-1887, l'ancienne foule achetée en 1860, reconstruite en 1890, la première fabrique, ancienne manufacture de tabac acquise en 1860 (collection Reymond & Co)

besoin de grandeur que par l'idéal de la loge maçonnique à laquelle il appartenait, il tenta d'introduire à Lucens des nouveautés qui, dans son esprit, devaient bénéficier à toute la population. Il se soucia de l'accroissement des salles d'école, proposa l'établissement d'un médecin pour la commune, et mit à disposition son réseau d'eau sous pression pour poser des hydrantes dans l'ensemble du village. Sur le plan des loisirs, il obtint l'ouverture d'un Cercle dans un de ses bâtiments, puis fonda la Société de musique l'Abeille. Pour leur «récréation», les ouvriers avaient à disposition non seulement une très grande salle mais aussi une esplanade arborisée près du réservoir de la conduite forcée. Son style très autoritaire valut à Junod de nombreux conflits avec sa famille, ses employés et les autorités communales qui, il faut le dire, ne l'accueillirent pas à bras ouverts.

Les réalisations architecturales les plus marquantes de L.-E. Junod

Au cours des trente ans d'expansion continue de son entreprise, L.-E. Junod fit transformer ou construire sept bâtiments, qui se répartissent en deux catégories³. Les habitations sont d'une architecture très simple, en maçonnerie, tandis

que les ateliers ou fabriques font un usage systématique du bois, particulièrement bien adapté à l'industrie horlogère. La structure de charpente permettait en effet de créer de longues séries de fenêtres contiguës éclairant au maximum les établis qui les longeaient. C'est notamment la disposition que l'on trouve dans les nombreuses maisons bourgeoises de Lucens dont les combles ont été aménagés en ateliers à cette époque. C'est aussi ce que Junod utilisa pour l'étage supérieur de l'ancienne maison Margueron qu'il reconstruisit en 1864. Cet immeuble, où il résidait avec sa famille, abritait quatre caves à voûtes fortes, deux niveaux de logements et deux chambres pour ateliers d'horlogerie à l'étage supérieur revêtu de tavillons. Pour la maison contiguë au nord-est en revanche, reconstruite en 1883 peut-être par l'architecte-entrepreneur veveysan Emile Lindenmeyer, l'étage des ateliers est en maçonnerie. Ce changement de technique constructive est certainement à mettre en relation avec l'arrivée du chemin de fer à Lucens en 1876.

Le premier atelier: Le premier atelier, acheté en août 1860 et disparu dans les années 1950, semble avoir façonné l'image de marque de la fabrique. L'iconographie ancienne montre deux façades en-



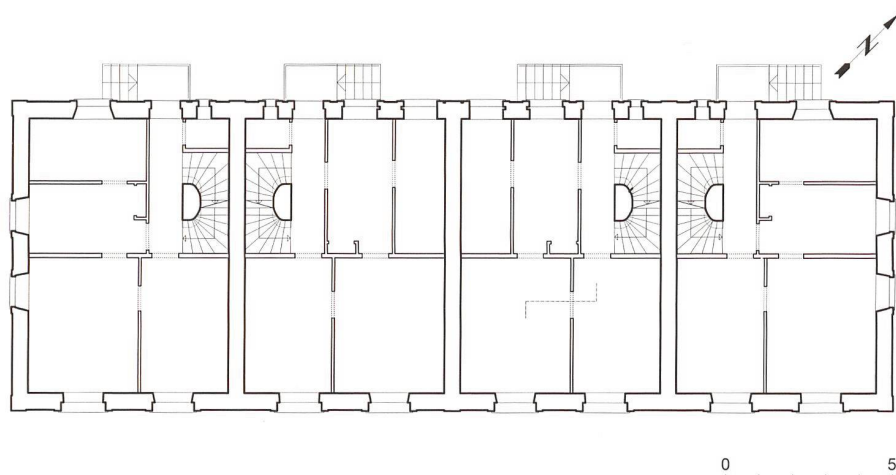
La fabrique principale, de 1886–1887, vue du sud-ouest, état actuel. A droite, l'ancienne foule reconstruite en 1890 et transformée encore en 1908 à l'étage supérieur

tièrement en bois sur des fondations de maçonnerie. Les étages étaient revêtus de tavillons et agrémentés de frises en bois découpé, tout comme la bordure de l'avant-toit et le pignon ajouré. A l'angle, des tables en creux à couronnement festonné dessinaient des sortes de pilastres.

Il semble toutefois que cet état résulte de travaux faits non pas par Junod mais par la manufacture de tabac qui avait précédé. Il s'agit en effet de l'ancien foulon de la teinturerie de l'Ochette, reconstruit partiellement en «magasin à couper les tabacs» en 1858 par Jules-Henri Ganty de Payerne et Jules-Louis Mandrot de Lausanne, et tombé en faillite en 1860. Il fut acheté par Junod conjointement avec Daniel Perrin de Payerne en août 1860, puis à son nom seul en septembre 1861. En 1860 déjà, le bâtiment est décrit comme ayant rez-de-chaussée et deux étages renfermant des appareils de fabrique d'horlogerie et un creux de roue à eau en maçonnerie. Les travaux mentionnés par la suite ne concernent que des réparations aux planchers et aux fenêtres en 1861 et le perfectionnement des installations industrielles en 1879.



La fabrique principale, détail de la façade nord



Plan du rez-de-chaussée de la rangée orientale des logements ouvriers de 1888–1889 (restitution de l'état avant la modernisation de 1987, dessin A.-L. Python-Lecoultre sur la base des plans Cuerel Architectes)

La fabrique principale: La fabrique principale édifée en 1886–1887 reprend le même principe constructif, mais à une échelle plus monumentale et avec une technique d'exécution plus moderne. Le socle en blocs de molasse supporte un rez-de-chaussée en maçonnerie dont les fenêtres sont séparées par des piliers de granit. Aux niveaux supérieurs, les façades sont entièrement en charpente, avec des piliers d'angles cantonnant un pan-de- bois à hourdis de brique. Les frises de bois découpé et les tables en relief de la corniche paraissent être de fabrication industrielle, comme les bas-reliefs de losanges et de cercles percés du premier étage, qui évoquent sans doute les pierres d'horlogerie. Les combles, qui abritaient les chambres des apprentis, étaient à l'origine sommés d'un clocheton avec horloge. Les trois travées de l'extrémité orientale du bâtiment, en faux colombage, résultent de la reconstruction en 1970 de l'annexe qui abritait la machine à vapeur; cette dernière avait été remplacée en 1892 par une turbine actionnée par une conduite forcée. L'extérieur sera rénové en 2005⁴.

En l'absence d'archives d'entreprise, on ignore malheureusement tout de la genèse de cette réalisation. Serait-elle due à l'architecte lausannois Francis Isoz, impliqué deux ans plus tard dans la construction du quartier ouvrier, ou plutôt à Emile Lindenmeyer mentionné ci-dessus en 1883? Quoi qu'il en soit, c'est un des rares témoins qui ont subsisté des premières constructions de charpente à l'usage de l'horlogerie en

Suisse romande. Dans les plus grands centres en effet, celles-ci avaient été prohibées par crainte des incendies. A notre connaissance, les autres exemples analogues conservés dans le Jura ne montrent pas un tel décor des façades⁵.

La cité ouvrière: C'est sans aucune participation de la commune que L.-E. Junod entreprit de faire construire, entre 1888 et 1890, sur des plans de Francis Isoz, deux rangées de logements et une grande «salle de récréation».

La rangée qui existe encore se situe en quelque sorte à mi-chemin entre des maisons individuelles contiguës et un immeuble locatif, puisque chaque unité renferme deux logements superposés; celle à l'arrière, disparue vers 1980, comptait un étage de plus. Le découpage en quatre unités se lit bien dans les murs coupe-feu qui interrompent le toit en bâtière et dans les chaînes à refends qui rythment les façades longitudinales. Le tout est disposé en miroir par rapport aux axes transversaux, comme le montre le plan restitué sur la base des relevés faits avant transformations en 1987. Les escaliers tournants, en granit jusqu'au premier étage, se poursuivaient en bois pour desservir les combles. Ils étaient contigus aux toilettes, ouvertes sur la face nord-ouest et accessibles depuis les paliers. Chaque logement comprenait trois petites chambres et une cuisine; cette dernière devait correspondre au local par lequel on entrait dans l'appartement. L'une des deux pièces principales donnant au sud-est avait un accès indépendant depuis le palier, probablement pour pouvoir être sous-louée.

La grande «salle de récréation» ayant été vendue à la commune déjà en 1912 pour être transformée en collège, on ignore quelle en était la disposition intérieure. Sur les photos anciennes, le pan oriental portait à l'origine un clocheton léger couvert d'un toit en pavillon.

Au-delà de l'intérêt typologique ou architectural de chaque édifice, les réalisations de L.-E. Junod valent surtout par leur caractère d'ensemble. Cet ensemble n'est que difficilement perceptible sur le terrain aujourd'hui. Il se voit mieux sur les nombreuses cartes postales et vues anciennes. La lithographie de Müller et Trüb, tout en arrangeant un peu la réalité quant au dessin des jardins, offre une meilleure idée de la conception première. Comme dans toutes les autres représentations publicitaires de la fabrique, le château et son bourg déserté dominant la composition en arrière-plan, mais le complexe industriel s'affirme comme en contrepoint, donnant l'image

d'un monde bien maîtrisé englobant tous les aspects de la vie moderne.

Les autres entreprises liées à l'horlogerie

Dans le sillage de Junod, d'autres pierristes, souvent formés chez lui, s'établirent dans la localité (Ferdinand Erbeau de Bevaix vers 1866, Sébastien Bitterlin de La Chaux-de-Fonds en 1868, Jean Tanner d'Eriswil en 1880, Emile Piguet de la Vallée de Joux en 1889, Jules Reymond en 1907, etc.). Quelques natifs comme Antoine Germond ou Charles Ballif se formèrent également dans cette branche. On dénombre une quinzaine d'horlogers ou pierristes vers 1900, ainsi qu'un important atelier mécanique de précision. La dernière maison, fondée en 1921/1927 par Paul Gasser, est la seule à fonctionner encore, avec Reymond & Co. Quatre de ces entreprises ont laissé des réalisations d'une certaine envergure, caractéristiques de l'architecture industrielle. Leurs fabriques suivent un type identique, composé d'un immeuble d'habitation de plan carré de deux étages sur rez-de-chaussée et d'une aile d'ateliers haute de deux niveaux. L'exemple le mieux connu est celui de la fabrique Piguet-Lecoultré, construite en 1901-1902 sur des plans de l'architecte Léon Hertling de Fribourg.

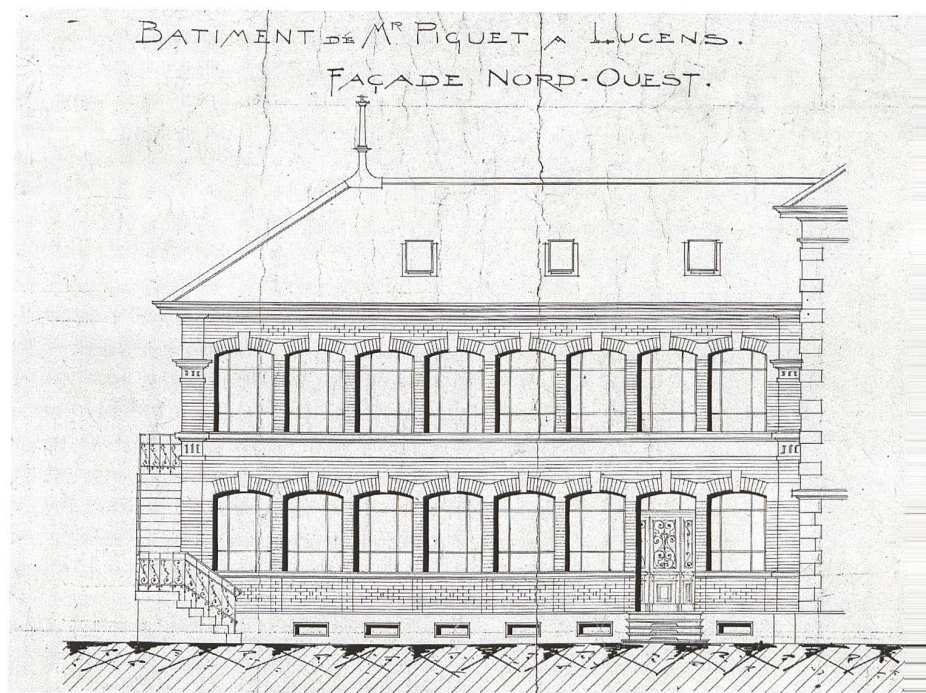
Les instituts de langues étrangères et de commerce

A l'époque où L.-E. Junod développait son entreprise, une autre initiative allait conférer une dimension internationale supplémentaire au petit bourg campagnard. En 1879, Paul-Emile Delesert, de Lutry, transféra au château de Lucens son institut de commerce. Au départ du dernier bailli bernois, l'édifice avait été acquis par des particuliers de la région, qui avaient déjà tenté d'y installer un pensionnat en 1836, puis il avait appartenu, de 1851 à 1879, au chevalier britannique Anderson Childers Saunders. Les locaux spacieux et confortables n'y manquaient pas pour accueillir de nombreux jeunes gens venus de toute l'Europe. Il fallut toutefois faire d'importants travaux vers 1890, en aménageant surtout le corps de logis du donjon, puis installer l'électricité et le chauffage central en 1906.

En 1892, Jules, fils du fabricant de pierres d'horlogerie Sébastien Bitterlin, créa un institut concurrent, la Mercuria. La première école semble avoir occupé tout d'abord l'immeuble aménagé en atelier par son père en 1883 à la route de Moudon, qui devint par la suite une annexe de



L'atelier construit en 1873 par le pierriste Charles Ballif dans les combles de sa maison, rue des Greniers 9. Etat en 2010



Projet de construction de la fabrique Piguet par Léon Hertling, de Fribourg, 1901. Façade nord-ouest des ateliers (collection particulière)

l'institut principal. Sur un terrain agricole acheté en 1890 à l'entrée méridionale de la localité, Bitterlin fit élever en 1893–1894 un vaste bâtiment composé de deux pavillons coiffés de toits à demi-croupes, reliés par un corps intermédiaire légèrement en retrait, le tout haut de trois niveaux et large de sept axes. Pour répondre au rapide accroissement du nombre de pensionnaires, on accola en 1904 un pavillon de plan carré de quatre niveaux contre le flanc sud-ouest de l'institut. En 1911, on suréleva d'un étage l'ancien bâtiment, en coiffant le pavillon nord-est d'une haute toiture à quatre pans répondant à celle de 1904.

Fortement touché par les suites de la Première Guerre mondiale comme son concurrent au château, l'établissement fut acquis en 1925 pour abriter l'Institut protestant de jeunes filles (Reformiertes Töchterinstitut) fondé cette année-là par une association de paroisses réformées de toute la Suisse alémanique qui désirait, dans un souci de cohésion nationale, offrir la possibilité à des jeunes filles de la classe moyenne de passer une année de formation ménagère en Suisse romande, à l'abri des dangers à la fois du catholicisme et du communisme.

Conclusion

Déjà à l'époque bernoise, l'administration communale avait eu affaire à un voisin plus puissant qu'elle, avec le château baillival qui dominait le village. Ce fut ensuite Louis-Edouard Junod qui la bouscula dans ses habitudes campagnardes en introduisant des innovations technologiques et une population ouvrière en bonne partie étrangère au canton. Quelques décennies plus tard, avec l'arrivée de nouveaux industriels mieux intégrés à la vie locale, la commune prit résolument le parti du développement économique. Après la cassure des années 1930, elle accueillit en 1939 une importante fabrique de fibres de verre, et même une centrale nucléaire expérimentale en 1961 (fermée après accident en 1969). La forte croissance immobilière qui s'ensuivit ne permet plus de percevoir l'impact des premières réalisations industrielles. Quant au château devenu institut, puis résidence de luxe depuis sa restauration en 1920, il domine toujours la localité, bien à l'abri dans son enceinte. ●

L'auteure

Monique Fontannaz, rédactrice des *Monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud*, a publié le volume VI, *La ville de Moudon*, en 2006. Elle prépare actuellement le volume VIII consacré à la partie supérieure du district de la Broye. Contact: monique.fontannaz@vd.ch

Annotations

- 1 Henri Rieben et al. Portraits de 250 entreprises vaudoises. Lausanne: 24H, 1980, pp. 156–163 (d'où sont extraits les renseignements sur l'histoire économique des entreprises de Lucens, sauf indication contraire).
- 2 En 1887, alors que Junod annonce plus de 800 ouvriers, un «tableau des entreprises industrielles en 1887» donne le nombre de 212 ouvriers: 136 hommes, 49 femmes, 19 garçons et 8 filles en dessous de 18 ans (Robert Jaccard. *La révolution industrielle dans le canton de Vaud*. Lausanne: Imprimeries Réunies, 1959, p. 163); cette différence correspond probablement à des ouvriers travaillant à domicile ou en sous-traitance.
- 3 Pour les références de l'histoire architecturale, voir Monique Fontannaz. *Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud*, VIII, à paraître.
- 4 Aimables communications de MM. Albert Devaux, Reymond & Co, et Maurice Gasser, Gasser-Ravussin SA.
- 5 L'ancien atelier d'horlogerie de Tavannes BE, Pierre Pertuis 4–6, de 1880, ou ceux de Saint-Imier ne possèdent pas le même décor en bois découpé de production industrielle, qui se répandait pourtant dans d'autres types d'immeubles surtout depuis les années 1890 (Dave Lüthi, Nadja Maillard. Dans: *Escaliers*. Lausanne 2006, pp. 95–97; remerciements à Dave Lüthi pour tous les renseignements aimablement fournis).

Riassunto

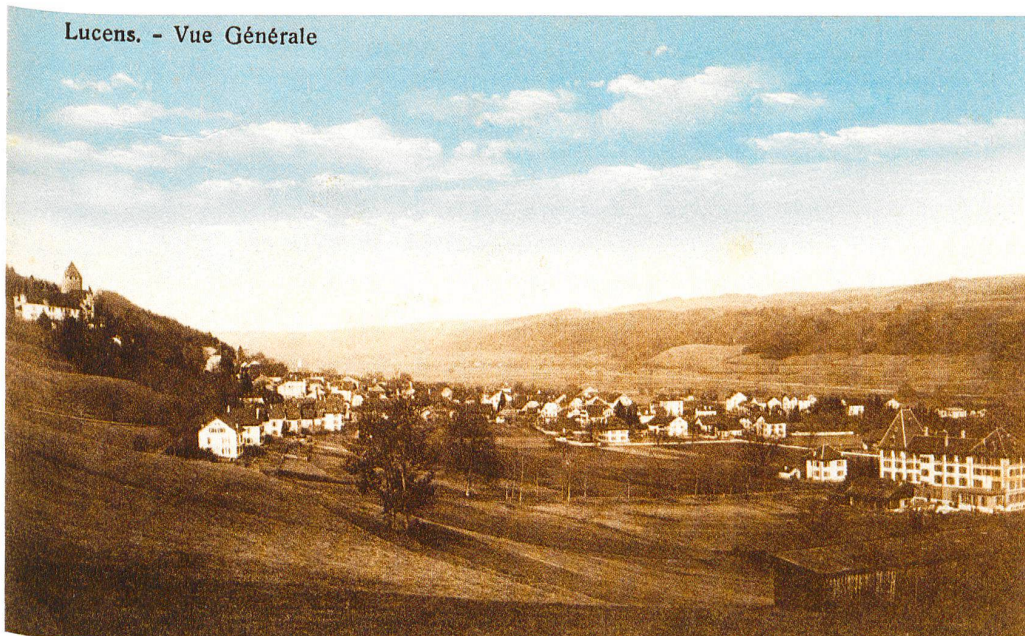
L'industria orologiera a Lucens verso il 1900

Antica residenza episcopale e più tardi borgo rurale, Lucens non era necessariamente destinato a diventare un centro di rilievo internazionale per il trattamento industriale delle pietre per l'orologeria. La svolta avvenne a partire dal 1860 per iniziativa di un uomo originario di Sainte-Croix (Giura vodese). Nell'arco di trent'anni Louis-Eduard Junod sviluppò la sua fabbrica e costituì una piccola città operaia ai confini del territorio comunale. Altre manifatture analoghe si insediarono a Lucens fino agli anni 1920-1930. La creazione parallela di istituti per giovani stranieri conferì alla località una dimensione internazionale supplementare, attestata dalle numerose cartoline postali realizzate intorno al 1900. Il castello, sede di uno degli istituti, si presta anche quale romantico scenario per le immagini pubblicitarie della ditta Junod.

Zusammenfassung

Die Uhrenindustrie in Lucens um 1900

Ursprünglich eine bischöfliche Festung, später eine ländliche Gemeinde, war Lucens nicht unbedingt vorbestimmt, ein Zentrum von internationalem Ausmass für die Produktion von Steinen für Uhrwerke zu werden. Durch die Initiative eines Mannes, der aus Sainte-Croix in den Waadtländer Jura kam, wird ab 1860 der Lauf der Dinge verändert. Innerhalb von dreissig Jahren entwickelt Louis-Edouard Junod sein Unternehmen und richtet am Rand der Ortschaft eine wahrhaftige kleine Arbeitersiedlung ein. Weitere gleichartige Manufakturen siedeln sich bis in die 1920er Jahre in Lucens an. Parallel dazu erhält die Örtlichkeit durch die Schaffung von Instituten für junge Leute aus dem Ausland eine zusätzliche internationale Dimension. Diese lässt sich an den zahlreichen Postkarten ablesen, die um 1900 aufgelegt werden. Das Schloss, Sitz eines der Institute, dient auch als romantischer Hintergrund für die Werbebilder der Junod-Fabrik.



L'institut Mercuria vu de l'ouest, peu après 1911, avec les premiers lotissements de villas du quartier (carte postale R.-E. Chapallaz)